

Mahmoud Abdelghani

## Six poèmes en prose

Mahmoud Abdelghani est né en 1967 à Khouribga. Membre des instances exécutives à la fois de l'Union des Ecrivains du Maroc et de la Maison de la Poésie au Maroc, il travaille au quotidien *Al Itihad Ichtiraki* en tant que journaliste littéraire. Les poèmes que nous présentons ici sont tirés de son livre *Une chambre par-delà la terre*, publié en 1998 à Casablanca par les Éditions Toubkal.

### LA PART QUI TE REVIENT DE TA VIE

Il y avait une eau froide, pareille à celle que nous nous mettons sur les tempes. Et il y avait un matin non exempt de ses fonctions : la destitution des plus grands insectes jamais connus, et de la plus haute trace que laisse un poème que nous ignorions. Nous aussi, nous avons une pensée mais ce qui nous réjouit attriste le philosophe.

Tout au long de cette distance – jour et nuit – depuis un demi-million d'années. Ou durant l'âge de pierre, proche du temps frais, le temps des femmes. Et c'est peut-être pendant une ère encore plus enfoncée dans le temps ; et nous disons à ceux qui parlent comme le commun des mortels que l'homme-cheval et la femme-poisson sont deux péchés qui procèdent de la Pensée.

Et voici que les yeux prennent l'allure d'une fleur cueillie depuis un jour et une nuit. Et les voici foudroyant de prémices l'apparition de chaque instant agréable, devenant le tonnerre inaugural et l'envie qui n'en finit jamais.

\*

Sur ces terres empoisonnées par les âges ressemblant aux captures d'incur-sions guerrières, et par des intuitions aussi immenses qu'effrayantes, parce que parfaites, l'âme avance avec des mains théâtrales, passant parmi les vivants et dans les banlieues, escortée par une foule d'hommes qui embrasent les pioches, criant d'une voix mélodieuse : les braises, durant tout l'hiver où nous avons hiberné, sont tumeur proliférante de la présence, et la poésie demeure une stylisation à laquelle sarcastiques nous sourions. Et voilà que le destin grandit comme la langue des errants, et voici la plante qui se ramifie au sein d'une famille – comme si celle-ci en était déjà le terreau –, et c'est seulement quand elle est vaincue qu'elle frôle le visage

## UNE MAIN EN ŒUVRE, SON MOUVEMENT ET SON IMMOBILITÉ

Quand je m'endors, je vais vers toi. Ta main arbore un autre sommeil où le temps sinue différemment du serpent mordant le désir. Depuis quand es-tu artisane déchiffrant les songes et éclairant d'intimité la nuit, mourant d'amour avec des gouttelettes de sueur. Tu parles aux bordures saillantes sur la table. Jusqu'au matin. Tu désemplis mes mains des caresses, mon corps de sa sueur. Quand tu songes à la fraîcheur qui a poussé dans nos têtes, ce qui nous reste à vivre – que nous croyons être temps pour l'oubli – se perd. Notre besoin de guérir dans le sommeil est pareil à celui de nous suicider sans pour autant mourir. Nous qui façonnons ces doigts, ventilateurs de nos mains. Nous qui acheminons nos larmes, vapeur de peur et de compassion, jusqu'à ces yeux qui pointent depuis le sel du mirage, de toute éternité.

Te rappelles-tu le moment où tu étais venue, ton sourire couvrant mon corps nu. Quand tu étais sortie, la nuit t'avait suivie comme un chien. J'avais peur de te chercher là où tu ne te retrouverais pas, sur un banc empli de ton absence. Que font les voleurs de ma main s'ils ne s'insinuent pas à travers les échan-crures de ton pull? Pourrai-je cacher ma solitude si je souriais ou si je sautais haut? C'est pour cacher la tienne que j'agis. Et même si j'avance tout droit vers le crépuscule, est-ce assez suffisant pour que la trentaine soit un âge que nous répartirons entre la beauté et la rencontre hasardeuse avec les eaux? Un âge que le regard use en élevant une odeur gigantesque qui forge des petites collines. Le vent pénètre, loin des entreprises divines, et brise une porte, faisant mouvoir l'eau dans un tableau.

Que de fois je t'ai croisée sans te toucher, ô mon dieu! Combien ma main est encombrée de regrets! Combien mon âge est hanté par les fantômes de ton bannissement! Si tu entendais mes paroles dans le sommeil, tu sauras que c'était toi que mes doigts montraient. Et si tu marches dans ton sommeil, fais en sorte que les signes des doigts soient ce qui nous unira. Tu ne seras aussi belle que si tu me restitues ma tête qui n'est plus mienne. Vers où suivrai-je l'être de l'ami qui part dans d'autres planisphères?

## L'ART DE LA POÉSIE

Je n'arriverai pas à la chambre. Les routes importent plus que la demeure. Je passerai ma journée, hôte des tables de lieux où mûrir deux heures avant terme. La main du spectre crache du bruit noir. Les conduits du ciel aboutissent à des odeurs suicidées. Le silence sera plus luxuriant que les plantes sidérales, comme les chemins et leurs coudes sont toujours plus importants que les demeures. La laine du souvenir me réprimandera et trouvera les ballons de la langue. Ma main et ma sueur froide dorment à présent spacieusement dans

l'électricité. Ce sont mes désirs étroits que je garderai jalousement, même si je devais passer toute ma vie en compagnie des anges dans l'illustre chambre des ruines.

Le présent demeure une personne convaincante que l'on ne peut pas négliger. Le désir « a » doit étendre la médisance – chuter verticalement dans le mensonge – égarer les racines rouges du vent – le chevalier du ciel en noir et blanc au sein d'une beauté sereine – déjouer les prémices du froid par un poète nègre décrivant le bonheur – le désir « b »...je l'ai oublié.

Je fus seul ou presque. Le côté obscur de la Beauté me tirait derrière une corde de musique. Je corrigerai aujourd'hui mes poèmes pour revenir humble à mon matin. Contrairement à *cet autre que moi* qui s'est recueilli la même nuit devant des secrets que ses mains élevaient. Cette foi intense me provient du rêve.

Je ne t'oublierai pas. J'ai trouvé que tes temps morts étaient exactement à la mesure de ce dont a besoin notre inadvertance. Nos âges n'arrivent pas comme les leçons des fourmis. Mais nous demeurons loyaux à ceux que nous regardons s'éloigner. A leurs ustensiles de bronze et à leurs mains qui déposent une langue sur la route, un homme dans le livre.

Je parle tout seul quand l'assemblée se disperse. Les femmes partent dessiner avec l'encre de chine, les hommes se souler. Les derniers à pouvoir encore rire. Les derniers à pouvoir encore pleurer. J'aurai soif comme n'importe quelle terre que la guerre ne manquera pas. Les ciseaux sont à portée de mains. Courte se penche vers moi la longueur. Au-dessus de sa tête, une abeille virevolte. L'abeille du nom que je contemple de mes mains.

Tu es la machine à capturer le cœur.

## COMME DANS UNE VIE ANTÉRIEURE

La nuit tombée, les robes se mettent à se déboutonner d'elles-mêmes. Ma main fut ma fille dans une vie antérieure, là-bas regorgeant de festins – Poisson dans l'eau, ma main ne cherche pas mais trouve. Qu'ils sont nombreux les navires!

Qu'il est féroce le froid! Ma main est une enfant qui dessine comme les adultes mais qui a peur du taureau du ciel. Quand le scintillement de l'éternité la brûle, l'enivrement s'accroît progressivement jusqu'à polluer les doigts. Tout vire au contraire. Les femmes se consomment dans la tristesse. Un instinct et une raison se tiennent devant une grotte. En y pénétrant, une main et un fil me suivent. Arriva ce qui était prévisible. J'en sors avec une poignée de sable et un châle dans la main, provisions des oubliés.

## DIEU LA FAIT RIRE ALORS QU'IL ME FAIT PLEURER

D'emblée le feu des langues était passé à l'assaut. Les convulsions de la vigueur montaient et les éléments de l'univers sourdaient pour déferler sur la terre avec toutes leurs couches primitives.

Puis les yeux s'étaient attroupés au point culminant du ciel et la mémoire explosa comme un ventre dans une tombe. Le tonnerre tailladait la chair humaine sur une planche à découper le pain.

J'ai vu des rochers écartés comme des empires en perdition. Et la terre semblait reculée comme une pièce de monnaie qui a échoué au fond d'une eau pure. Je m'étais éloigné pour mieux saisir le visage de celle que Dieu fait rire alors qu'il me fait pleurer.

## SOUVENIRS SUR LES VOITURES DANS LE PAYS NATAL

Le rêve éloigne le désastre.

Les voitures arrivent dans la nuit et butent contre les voleurs. Voici trente ans que leurs roues me poursuivent. Je les asperge de bonne foi, je leur prépare les vieux instincts quand la route les abandonne avec un sommeil écourté ou la chemise ôtée. Ces voitures ne me quitteront pas pour quelqu'un d'autre, comme si le présent était le temps où l'imagination devra s'exprimer. Mes yeux dressés dans le sommeil resteront dressés dans le sommeil, ma seule occasion de convaincre le corps de son utilité et les instincts d'imiter les tensions. L'imagination s'étend et ne cessera que brusquement. Son appareil est à présent mouillé, et son acier se décompose et nous devenons sa généalogie passagère. Et même si nous sommes soudés l'un à l'autre, chacun mourra seul dans son coin.